

Chapitre 13

Apocalypse.

Cette année 1864 s'avère être catastrophique. Je puis encore franchir un certain nombre de fois les lignes en évitant les zones de combats. Mais celles-ci sont de plus en plus nombreuses et les points de passage sont de plus en plus rares. Je finis par oser l'impensable et me présente aux commandants de secteurs pour franchir des « no-man's lands » en agitant un drapeau blanc à chaque fois. Grâce à des habitués de ce genre de manœuvres, je prends vite l'habitude d'attendre la fin des bombardements d'artillerie pour observer depuis un observatoire les mouvements sur le terrain. Paradoxalement, il est plus facile de franchir des zones de tranchées où les troupes sont embossées en attente que les zones d'affrontement et de batailles rangées, même lorsqu'on en est à relever¹ les victimes. Encore que, plusieurs fois, je me suis offert comme parlementaire lorsque les circonstances l'ont permis. Plusieurs fois, j'ai retrouvé des officiers, des sous-officiers ou des soldats que j'avais déjà rencontrés ailleurs. Une fois, après avoir franchi à pied un pont de bateau sur une rivière dont je n'ai jamais su le nom, j'ai trouvé un groupe de trois représentants au Congrès en visite sur le front, du côté des yankees. Mon arrivée était annoncée parce que je passais les lignes pas très loin de Washington en route pour une entrevue avec un membre du cabinet du secrétaire d'État yankee. Appliquant ses consignes, le chef de poste du point de contrôle d'entrée depuis le no-man's land m'arrêté mais l'un des représentants, membre de la commission de la guerre, s'est porté garant pour moi et j'ai remballé mes sauf-conduits et laissez-passer.

- Vous allez faire une rencontre intéressante, M. de Berdeilhe. Nous avons ici un visiteur de marque qui nous vient du Royaume de Grande-Bretagne. Il s'agit du Brigadier Fremantle, envoyé par Londres, qui vient se rendre compte de l'évolution de notre armée du Potomac. »



Lord Fremantle en visite sur le front. Virginie 1864

¹ Relever les victimes : faire le compte des morts de part et d'autre et évacuation des blessés. Ce pénible travail incombe au vainqueur de la bataille qui transmet ses résultats à l'adversaire en utilisant des parlementaires.

Lord Fremantle² est jeune et sa tunique rouge tranche avec les uniformes gris-bleu des tenues de campagne yankee ou les vareuses bleu marine à boutons de laiton. Nous sommes dans une zone qui reprend son souffle avant que ne se déclenche une nouvelle période de furie. Ce que j'ai pu observer des troupes confédérées et ce que je puis voir ici me laisse penser que la nuit sera calme et que la voiture qui m'attend ne va pas tarder à arriver. Je ne voudrais pas passer une nouvelle nuit blotti contre mon sac de voyage sous le toit d'un abri constitué de billes de pins sylvestres recouvertes de terre grasse. On me guide vers une baraque en rondin qui a dû à une époque servir de cabane de chantier de forestage à des bûcherons locaux. J'y trouve Fremantle en grande conversation avec un brigadier yankee que je ne connais pas. Ils boivent du thé chaud et m'en offrent dans un quart en fer blanc. L'un des *congressmen* me présente au général qui se trouve être Low. Celui-ci, après avoir jeté un regard sur mon laissez-passer émanant du Secrétariat à la guerre s'est montré fort courtois avec moi. Il m'a tout de même demandé pourquoi je reste volontairement en Caroline du Sud alors que la guerre va bientôt débouler au sud de la Virginie. Je lui ai répondu que cette situation m'échappe complètement et que je suis désolé de voir se déchirer un pays que les Français aiment particulièrement. Une sorte de déclaration digne des plus retors négociateurs du Quai d'Orsay. Le général Low sourit mais ne dit rien. Fremantle donne dans la conversation de salon et me fait grand compliment des travaux du Baron Haussmann sur Paris.

Une fois de plus lors de mes réunions, je sens nettement les divergences de centre d'intérêt entre les membres du gouvernement de Washington et les aspirations des hommes d'affaires, industriels et entrepreneurs yankees qui n'attendent qu'une chose : se lancer à la vraie conquête de l'Ouest, en panne depuis maintenant presque trois ans. Et surtout ils sont prêts à engranger les bénéfices qu'ils escomptent de leurs engagements pécuniaires.

En ce qui concerne la guerre, les batailles perdues s'enchaînent. La guerre navale est sortie du théâtre nord-américain lors de la bataille de Cherbourg des 11 au 14 juin, bataille au cours de laquelle la corvette CSS Alabama a finalement été coulée par l'USS Kearsarge au large de l'avant-port de notre bonne ville de Cherbourg. Ce trois-mâts barque mixte confédéré comportait deux machines à vapeur de trois cents chevaux et était armé de huit canons. Cela faisait deux ans qu'il sillonnait l'Atlantique et l'Océan Indien et au cours de cette période il avait arraisonné presque cinq cents navires de commerce yankees et en avait détruit une cinquantaine. Son commandant, le capitaine de Vaisseau Semmes, a requis la permission de se ravitailler en eau et charbon à Cherbourg. Le Préfet Maritime a demandé des instructions au Ministère de la Marine. La décision n'était pas encore arrivée que l'USS Kearsarge est arrivé en vue de Cherbourg. Devant l'imminence d'un combat sans merci le Préfet Maritime a exigé que l'Alabama quittât les eaux territoriales françaises avant l'engagement. Et le CSS Alabama a ainsi fini sa carrière de corsaire confédéré au fond de l'océan.

Cette défaite navale a eu un goût doublement amer : Ce navire avait largement contribué à guerre de course qui a rapporté des biens indispensables à la Confédération et surtout, cela s'est passé devant un port français qui aurait pu accueillir un bateau ayant besoin non seulement d'avitaillement mais encore de travaux en cale sèche. Dans cette affaire, il appert que le gouvernement français a pris le parti des yankees ce qui provoque une forte déception dans la Confédération. Et pourtant, l'empire austro-français qui se met en place au Mexique devrait être le signe de ce que la politique du Neveu viserait à s'opposer à l'hégémonie de Washington en Amérique. Une autre inquiétude est le devenir de la commande des cuirassés entièrement en fer en construction à l'arsenal de Bordeaux. Le Chéops commencé en 1862 devrait sortir de la cale très bientôt et le Stonewall mis en chantier l'année dernière devrait bientôt être mis à l'eau lui aussi. Si ces deux navires n'arrivent pas au

² Lord Fremantle était délégué militaire britannique auprès de la Confédération des États d'Amérique mais comme Berdeilhe, il avait des sauf-conduits des deux bords associés à son passeport diplomatique. Il avait assisté à la bataille de Gettysburg au P. C. confédéré avant de se rendre auprès de l'Armée du Potomac.

plus vite, la situation de la Confédération de plus en plus sous blocus malgré l'héroïsme et les qualités de nos marins deviendra franchement critique. Ces deux navires sont résolument très en avance sur leur temps et même la Home Fleet britannique s'inquiète de voir la Marine française prendre le pas sur elle tout autour du monde en lançant de plus en plus de ces navires modernes et solides au combat. En mars 62, la première bataille entre des cuirassés de fer s'est déroulée dans l'embouchure de la James River entre le Monitor des yankees et le CSS Virginia qui harcelait les bateaux de transport en bois de la marine yankee. Or les boulets des canons des deux bateaux se sont avérés incapables de percer les blindages. Les deux navires ont alors tenté de s'éperonner mutuellement pour que l'un envoyât l'autre par le fond. Toutes les gazettes se sont faites l'écho de cet affrontement qui a démontré la définitive supériorité des navires en fer, non seulement sur ceux en bois mais aussi sur la plupart des batteries de canons embarqués ou de défense côtière destinées à protéger les entrées de ports. Nul doute, donc, que les deux cuirassés que nous attendons soient bien avancés dans leur construction, mais seront-ils livrés à temps ? Et surtout, seront-ils bien livrés à la Confédération ?

Tout l'été se déroule la bataille d'Atlanta. Au début, c'est Johnston qui commande nos forces face à celles de Sherman. Mais il va de défaite en défaite et recule toujours davantage vers le sud. Alors « Unca Jeff » décide de le faire relever par Hood, plus fringant et plus offensif. Moins fatigué aussi, sans doute. Il joue bien les matamores et harcelle sans arrêt Sherman. Mais il est lui aussi obligé de céder devant la pression d'une armée du Potomac toujours plus forte en effectif et en armement. Il finit par s'embosser dans Atlanta où il résiste comme il peut avant de livrer la ville le vendredi 2 septembre 1864. Sherman a le champ libre pour sa marche à la mer. Et justement à propos de voies maritimes, au début août, le 5 exactement – encore un vendredi – une bataille navale perdue par notre flotte a permis à Farragut de s'emparer de Mobile, le dernier grand port de lourd qui nous permettait d'avoir accès aux eaux internationales. Autant dire que les perspectives s'amenuisent de plus en plus de pouvoir prendre en compte lors de leur livraison nos cuirassés en cours de fabrication.

Tandis que la plantation continue de survivre et de livrer ses légumes, ses fruits, son thé, son riz et ce qui lui reste de coton, la guerre continue.

La victoire d'Atlanta redore le blason de Lincoln qui est réélu à son poste à Washington. Tant mieux, en fait. Sur ce point je suis entièrement de l'avis de mon beau-père. Lincoln s'attendait à être battu par McClellan, le démocrate le plus populaire. Le programme démocrate s'engageait à préserver « les droits des États » – comprenez l'esclavage – et exigeait la fin des hostilités. Mais l'arrivée des victoires yankees a retourné l'opinion des électeurs.

À la différence de Johnston, Hood, bien qu'il doive toujours finir par céder devant l'avance de Sherman, ne baisse pourtant pas pavillon et inflige régulièrement de lourdes pertes aux yankees. Il y gagne la réputation de général commandant d'unités de tête le plus accrocheur de l'armée confédérée. Oui mais en fait, si nos pertes sont équivalentes en nombre absolu, en nombre relatif elles sont beaucoup plus coûteuses parce que la conscription de l'Union fournit toujours davantage de soldats, maintenant assez bien instruits dans les camps du Nord. Alors que nous, nous sommes arrivés au bout de nos réserves. Il est des quartiers de ville où la défense locale a été le fait de vieillards et de femmes. Faute d'hommes en âge normal de combattre.

Nous n'avons vu que deux fois André et Ann cette année. Ils sont sur la brèche en permanence pour harceler les trains et les lignes de télégraphe ou les convois d'armes et de munitions. Procédant par coups de main très brefs et intenses dans des lieux de passage difficile pour les convois de chariots, ils ont perdu assez peu de monde et n'utilisent pratiquement plus que de l'armement yankee pris sur l'ennemi. Ils en ont acquis une redoutable réputation magnifiée par le fait que jusqu'à présent si le renseignement militaire yankee se doute de l'existence de l'unité secrète il n'a aucune information précise sur sa

nature exacte. Au début les analystes du renseignement militaire ont cru à une nouvelle bande à la Quantrill, mais les modes d'action rigoureux et l'absence totale de pillage ont invalidé cette hypothèse. La qualification scientifique des hommes que laisse deviner la qualité des sabotages exclut pour lesdits analystes la participation d'indiens, considérés à tort comme de simples sauvages. Des « indiscretions » de copperheads infiltrés³ nous ont même appris qu'un docte crétin a été fort affirmatif sur « la non-participation d'indiens à cette supposée unité secrète » puisque « pas une seule des victimes n'a été scalpée ». Et « D'ailleurs les indiens ne se battent pas de nuit » et autres billevesées de baroudeur des couloirs d'administration centrale. Pour le moment, donc, l'unité de coups de mains secrets reste un fantôme insaisissable. Tant mieux et « *pourvou que ça doure* » comme disait Mme Laetitia, la mère de l'Empereur Napoléon. Le vrai, le premier. Tant que cette erreur perdurera, les gens du contre-espionnage yankee chercheront André, Ann et leurs camarades de combat dans la mauvaise direction.

Les choses ont pourtant failli mal tourner récemment. Nous étions en fin octobre. La belle arrière-saison sur laquelle nous comptions et que les Canadiens nomment « l'été indien » a été très courte, cette année. Un câble chiffré arrivé sur le télégraphe de la plantation nous met tous en émoi. Arrivant du central télégraphique militaire de Charleston, il nous retransmet une demande au profit de l'unité « que nous connaissons » (sic). Une fois décrypté, il s'agit d'une demande de ravitaillement. Il n'est pas question de nous rencontrer mais de déposer une quantité assez importante de nourriture, de graisse animale, si possible du suif de mouton, des amorces pour revolver et d'autres pour carabine à percussion, de la poudre noire de chasse – surtout pas à canon – de la viande séchée si on peut. Il nous faut conditionner ces denrées en paquets pesant douze livres américaines au maximum pour pouvoir les transporter à pied. Il nous laissera, dans le chalet de Mamita un plan indiquant où déposer tout ceci et comment le camoufler. Nous avons une bonne semaine pour nous procurer l'ensemble de ce qui est demandé. Et ce qui poserait le plus de souci, il semble que ce soit les amorces.

Sur ce point, Pierre et sa pharmacie nous viennent en aide. Avec ses préparateurs, il récupère les têtes de composition au phosphore des allumettes et en garnit des amorces tirées si elles sont encore utilisables ou de fins tubes de cuivre qu'il tronçonne et fait fermer à l'emboutisseuse qui sert normalement à sceller les tubes à pression de son alambic de pharmacie. Cela donne des amorces assez fiables qui permettent le tir des armes longues à percussion. Il a mis au point un format pour les mousquets réglementaires et grâce aux amorces non parties rapportées par André à la plantation, il en a également mises au point qui s'adaptent aux Sharps dont s'est dotée l'unité contre le gré des yankees. Pour les revolvers, il a des amorces assez solides pour resservir plusieurs fois. Et compte tenu du rationnement en allumettes, il prépare une composition fulminante⁴ analogue à celle qui garnit les amorces produites par les cartouchiers. Nous réunissons donc les conserves qu'il nous a demandées, les légumes secs, la farine. Pour éviter les fuites, nous opérons le soir dans la maison d'habitation de la plantation. Tous les jours, Pierre arrive avec des flacons de médicaments de confort, d'eau de toilette et autres douceurs pour dames. Et une fois les domestiques couchés, nous reconditionnons les amorces, les cartouches en papier gris, les boîtes de poudre de chasse. Nous en faisons des colis thématiques sur lesquels nous collons des étiquettes indicatives du contenu.

Une nuit où nous sommes en train de mettre le point final à un colis de boîtes de viande salée, on gratte à la porte du bureau où nous travaillons sur une table de décharge. Nous sommes réunis Aldebert, Pierre, Élisabeth, Hélène, Tertullien, Miarka et moi-même.

³ En l'occurrence, il s'agissait d'employés civils en service de soutien – entretien des locaux et service de traiteur lors des réunions nombreuses. Des gens favorables aux Dixies pour diverses raisons personnelles.

⁴ En fait dans les notes d'époque que j'exploite, l'auteur expose une recette détaillée de composition d'amorçage de circonstance préparée avec des produits de base pharmaceutiques.

Nous nous interrompons et nous dévisageons. Nos visages reflètent la même question inquiète : qui est encore debout. Regrattage. « C'est moi, Sié ! C'est grave !

- Entre, Sié.

Le grand noir est encore habillé. Ses chaussures luisent encore du cirage avec lequel il les fait briller tous les jours mais les semelles sont bordées d'une boue ocre dans laquelle je reconnais celle d'une des pistes cavalières qui de la forêt arrive sur le jardin d'honneur.

- Je faisais un tour d'inspection avant d'aller me coucher...

- Et fais-tu cela souvent ? demande Aldebert.

- Tous les soirs depuis l'affaire Hintermaier.

- Je ne m'en suis jamais rendu compte.

- Personne, sauf Monsieur André et son ami Ann Miller. Eux, ce sont eux qui m'ont surpris. Mais les autres non plus n'ont jamais su qui les tuait.

- Quels autres, qui as-tu tué ?

- Des néfastes, Monsieur. Des gens qui cherchent à savoir ce qui ne les regarde pas. Eh bien ce soir, j'en ai eu un mais pas l'autre. Quand je me suis retiré en silence, j'ai entendu cet autre qui appelait son complice à voix feutrée. Je suis sûr qu'il le cherche mais il n'est pas près de le trouver.

- Qu'en as-tu fait ?

- Pour le moment, il est encore dans la mare aux oies sauvages...

- Mais c'est tout près du jardin d'accueil !

- Bien sûr, Monsieur Aldebert. Ce n'est plus au pavillon de chasse que s'intéressent les fouineurs. C'est à la maison. Je les ai surpris l'un pas très loin de la mare, l'autre carrément dans la haie de buis qui longe l'allée de sable pour les voitures légères. Celle qui passe à droite du jardin quand on quitte la maison pour rejoindre la route. Je suis sûr qu'il y est encore et il faut se dépêcher. D'autant que d'après le peu que je l'ai entendu appeler, il est certainement de l'Illinois. C'est un yankee. Je ne l'ai pas tué parce qu'il faudrait peut-être savoir ce qu'il fait ici. Mais si vous voulez... »

Et le bon Sié, ce géant noir qui a pris plaisir à s'habiller en bourgeois lors de son temps libre et lorsque son travail le permet, nous exhibe un grand couteau de chasse dans lequel je reconnais l'inspiration de Miarka tchèque née en Bohême et dont la famille a émigré en raison de la politique oppressive des Habsbourg. Mais ce couteau au poli parfait est une véritable arme de guerre à la lame aux arêtes nettes et au fil tranchant comme un rasoir. J'avais vu le maréchal-ferrant de la plantation, Moïse, en commencer la forge en partant d'une vieille lime aux dents définitivement usées. Ce couteau est en plus grand, la quasi-réplique d'un couteau de chasse comme on en trouve en Bavière, dans les Sudètes et en Bohême. Mais compte tenu de la taille de l'arme, le manche est fait avec un pied de cerf au lieu du pied de chevreuil qui est de mode dans les pays que j'ai cités. Lors de début de son travail de forge, j'avais questionné Moïse sur la destination de la lame qu'il préparait. « C'est pour Monsieur Sié. Il a besoin d'un couteau de chasse à sa main. Alors il m'a confié cette vieille lime de grosse forge qui est si usée qu'on ne peut la rafraîchir. Et comme elle est en excellent acier, je vais la lui préparer... » Je voulais surtout savoir pourquoi le fantasque Moïse consommait de notre charbon de forge ; si précieux même avant la guerre. Mais pour Sié, j'ai estimé pouvoir laisser faire. D'autant que Tertullien devenu un peu le régisseur de la plantation avait donné son accord pour la dépense.

Pour le moment la lame est ensanglantée et Hélène, sans émotion apparente prend un morceau de toile à boucher les conserves et le tend au contremaître. « Tiens, nettoie la lame pour éviter qu'elle rouille et que du sang coule sur les tapis.

- Merci, ma petite. Pardon. Madame Hélène.

- Mais voyons, Sié. Depuis quand crois-tu que j'oublie combien tu as été un peu mon second papa comme Lucie a été ma seconde maman ? Tu crois que je pourrais oublier les flûtiaux et les sifflets que tu me fabriquais quand j'étais petite pour les fêtes de la plantation et

comment tu m'as appris à pêcher dans les mares ? Et c'est toi aussi qui m'as fait monter la première fois sur un cheval. Laisse tomber le Madame, va mon Sié chéri.

- Oh ho ! Ma petite. Tu me dis « mon chéri » devant Monsieur Pierre-Hubert ? »

Je ris mais soudain je reprends mon sérieux. Pendant cet intermède attendri mais bref, Aldebert a saisi une grosse poivrière en calibre .36 et sorti de l'armoire aux armes un fort fusil en calibre 10 dont il se sert contre les gros alligators. Il me tend un Colt Walker chargé en me disant : « Il y a moins de coups que sur votre LeMat mais la munition est plus puissante. Si nous trouvons ce survivant et s'il est ce que je pense, il ne se laissera pas prendre facilement. Et je préfère le tuer que le capturer si pour ce faire je devais déplorer un blessé ou un tué dans nos rangs. »

Nous partons rapidement et en silence derrière Sié qui a pris le calibre 10. Pierre est armé d'un calibre 12 chargé à balle pour un canon et à chevrotines pour l'autre. Tertullien a son Lefauchaux chéri et les munitions neuves que j'ai pu lui trouver l'année dernière. Il s'entraîne en rechargeant des étuis qui commencent un peu à se fatiguer. Les femmes restent ici pour préparer le matériel de premier secours pour les éventuels blessés. Elles installent un brancard militaire dans le hall d'entrée. Elles opèrent sous la couverture du télégraphiste militaire qui est détaché à la plantation depuis l'installation du poste de télégraphe il y a presque deux ans. C'est lui qui était apparu à la fenêtre de son bureau avec un Colt Walker quand Hunter et ses sbires à la solde de Hintermaier étaient venus se présenter à la plantation en recherche d'André qualifié de « déserteur »⁵. Hélène, quant à elle porte son petit Remington dont elle sait bien se servir. Au moment où nous sortons du hall, j'entends une démarche lourde dans l'escalier. Sans doute le Bonne Lucie.

Sié a libéré le basset qui nous sert à la chasse au sanglier et c'est lui qui nous conduit directement au survivant. Nous le trouvons dans un fourré pas très loin de la mare. Quand il se rend compte de ce qu'il est découvert, il semble mesurer qu'il a affaire à trop forte partie et il lève les mains. En venant vers nous il trébuche dans la nuit sur une souche ou une branche pas éclairée par notre lanterne à pétrole. Il a un geste apparemment pour se rattraper. Le basset saute à son poignet et l'homme hurle sous la morsure de la mâchoire redoutable du chien de chasse. Un bruit sourd dans les feuilles. Le chien lâche le poignet, ramasse quelque chose qu'il rapporte à Sié. Un revolver Remington en calibre .44. Finalement, l'homme a eu de la chance parce que nous attendions qu'il se fût approché pour le fouiller en détail mais nous restions sur nos gardes. Il aurait pu tuer l'un de nous avec sa première balle, mais entre les deux revolvers, la poivrière et les deux fusils, il aurait pris du poids sous la forme de balles de chevrotines et d'un échantillonnage de balles sphériques et ogivales de plusieurs calibres. Toutefois, sa tentative vicieuse n'a pas fait de bien à son image. Tertullien s'est muni d'un cabriolet de police qui vient de la Guadeloupe, un cadeau que lui a fait la police « pour s'excuser ». Il entrave notre prisonnier avec et nous voici en route pour la plantation. Il nous reste une geôle destinée autrefois aux esclaves marrons mais qui n'a jamais servi. Elle nous sert de stockage des outils aratoires que nous voulons mettre sous clé. Je suppose que c'est là qu'Aldebert va enfermer notre salopard une fois que nous l'aurons interrogé avant de le remettre aux autorités militaires. Aldebert a déclaré une bonne fois pour toute lors de l'affaire Hintermaier qu'il ne remettrait d'éventuels délinquants arrêtés sur ses terres qu'à la police militaire à l'exclusion de toute autre et que si les militaires n'en veulent pas il les confiera... aux alligators. En pièces détachées. Nous avons demandé son nom au gars avant de faire mouvement vers la maison. Il a été très net : il nous a envoyé balader – pour rester correct – parce qu'en fait il nous a recommandé d'avoir des relations extra-conjugales avec les truies voire les verrats de la ferme de la plantation. Mais pour concises, lapidaires et péremptoires qu'elles eussent été ses phrases nous ont clairement indiqué qu'il vient certainement de l'Illinois où de par là. Cela est inespéré pour moi. Lorsque nous arrivons dans le hall, je

⁵ Voir « Vie et Mort en Amérique. » page 35

regarde à nouveau notre prisonnier. Il se tient le poignet qui est fort mâchonné par les molaires de notre courageux basset et qui saigne entre les doigts de sa main gauche serrée contre le fer du cabriolet. Il souffre visiblement de sa blessure et est ébloui par la lumière du hall éclairé par deux lampes à acétylène. Pourtant il me semble connaître ce visage tordu par la souffrance. Il finit par lever les yeux de son bras blessé et nous regarde tour à tour. Son visage se fige lorsqu'il arrive sur moi. Lui aussi me connaît. Et soudain, j'ai un éclair de mémoire. Ce bonhomme était auprès de Pinkerton lorsque je l'ai rencontré pour la première fois ans cette ancienne ferme réquisitionnée près de Baltimore⁶. C'était le grand barbu en chapeau haut-de-forme qui prenait la pose derrière Pinkerton pendant que le photographe se démenait sous son voile noir. Un type que je n'avais pas trouvé très favorable à ma rencontre avec son chef. Il était plus que méfiant à mon égard. À juste titre, il faut le reconnaître. Il a un peu vieilli, mais c'est compréhensible avec les soucis qui ont dû être les siens maintenant que Pinkerton est retourné à ses activités commerciales. Ce qui m'inquiète, c'est qu'il m'a reconnu. Pierre examine la morsure sans toutefois déverrouiller le cabriolet. Il l'arrose d'une bonne rasade d'alcool blanc qui doit être une eau de vie d'arquebuse faite avec de la mélasse de sucre. L'homme fait la grimace mais se reprend. Aldebert, une fois que son fils a soigné le détenu, entreprend de l'interroger. Il commence par lui demander son identité et l'autre lui répond avec son accent de Chicago : « Demandez donc au Français. Il sait qui je suis. » Puis il se mure dans le silence.

- Vous connaissez cet homme, Pierre-Hubert ? »

Je raconte à mon beau-père dans quelles circonstances j'ai vu, une fois, ce type. Nous nous regardons un peu perplexes et puis Aldebert décide d'enfermer le prisonnier dans la geôle et de le faire garder par Gidéon et Sié. Pendant ce temps nous allons conférer. Et puis Aldebert se ravise et demande à Sié de venir avec nous. Moïse, qui loge aussi dans la maison en ce moment et non dans sa case confortable, est descendu voir ce qui se passe, une forte trique à la main. « Je vois que Monsieur est revenu aux sources » fait Sié avec une feinte ironie. « Tu sors de ta grotte avec ton gourdin ».

- Monsieur Sié, je vois que votre évolution vous conduit à dépecer le gibier encore sur pied, rétorque Moïse sur le même ton. Vous avez tout de même essuyé le sang de la lame. C'est bien, parce que c'est du bon acier long à polir pour rattraper les atteintes du sang. Et je vois que vous n'avez pas tranché la main de ce gentil damoiseau.

- Eh bien, Moïse, puisque te voilà avec ton bâton, comme il n'y a pas de Mer Rouge à faire se retirer, tu vas escorter ce crapaud vers la geôle avec Monsieur Sié et tu resteras en faction devant la porte jusqu'à ce que nous ayons décidé de son sort. Et comme je ne voudrais pas qu'il se produisît quelque malheur, tu vas prendre ce revolver yankee tout neuf pour ne pas te trouver avec ton seul outil de chasse à l'urus au cas où un complice de cette engeance se présenterait pour lui venir en aide. Non que je doute de ta dextérité à lui faire éclater le crâne mais si tu le fais au revolver, tu nous donneras l'alerte. Maintenant, nous allons conférer dans le bureau pour déterminer de la conduite à tenir. »

Nous attendons le retour de Sié. « Voilà, Monsieur Aldebert. Il est encoigné dans la cellule. Moïse est posté invisible derrière le buisson d'Hortensias. Heureusement que nous ne l'avons pas encore taillé parce que les fleurs sèches cachent Moïse juste comme il faut sans le gêner. » Assez rapidement nous convenons de l'urgence de retrouver la victime du poignard de chasse de Sié. Nous laissons Gidéon et Pierre avec les femmes, et le télégraphiste pour partir avec une lampe à réflecteur alimentée au carbure qui donne une lumière assez vive. J'espère que les intrus n'étaient que deux. Si ce sont effectivement des agents de terrain, ils ont au moins un complice en ville. Et même s'il les a accompagnés, il restera totalement discret. Sa mission sera de s'exfiltrer pour rejoindre son chef et rendre compte. Nous ne risquons donc pas trop de nouvelle attaque pour le moment. Bien que peu familier des choses

⁶ Voir « Nouveaux Mondes », Chapitre 20.

militaires – encore que parfois je me demande s’il est aussi béotien dans ce domaine qu’il ne le paraît – Aldebert partage mon optimisme. Il ne nous faut que peu de temps de fouille pour retrouver le cadavre de l’autre homme. Nous arrivons à temps parce que de gros rats de forêt sont déjà en train de s’attaquer à l’un de ses mollets. Ils ne reculent qu’à regret et restent en observation pendant que le gigantesque Sié charge le cadavre exsangue sur son dos. Il a eu le soin de prendre un morceau de forte toile destinée aux bâches de chariot pour éviter de trop se salir avec ce mort trempé de l’eau de la mare et maculé de ce qui reste de ses saignements. Nous ne traînons pas pour rejoindre la piste qui conduit à la maison. Pierre est là avec un charreton qui permet à Sié de se décharger de son fardeau. Il a un revolver que je ne lui connaissais pas. On dirait un colt mais je ne prends pas le temps de l’examiner en détail. Le cadavre a repris une allure plus normale au cours du déplacement. Il est moins bouffi. Alors je reconnais aussi son visage. Lui aussi était chez Pinkerton et je l’ai rencontré lorsque nous sommes intervenus contre les ravisseurs d’Hélène à Washington⁷.

Une fois arrivés à la maison, nous sommes bien embarrassés de ce cadavre et avant de prendre quelque décision que ce soit, nous décidons d’étudier la situation en détail. Aldebert se tourne vers moi, l’ancien militaire, pour avoir mon avis. J’expose ce que je sais de ces deux bonshommes. L’annonce de leur appartenance à la société de Pinkerton jette un jour nouveau sur l’affaire.

- Il faut nous assurer que ces deux hommes sont bien envoyés par votre Écossais », fait Aldebert. « Ensuite il nous faudra savoir ce qu’il fait ici.

- Ne pensez-vous pas que ce serait plutôt le rôle des gens de Smith ?

- Je crois qu’il nous faut prendre contact avec eux, effectivement. Mais nous allons avoir une nuit courte, parce qu’il ne faudrait pas qu’un éventuel complice que nous n’aurions pas détecté se présentât à l’improviste.

- Je vais lâcher les chiens, Monsieur Aldebert.

- Je pense que ce ne sera pas nécessaire, Sié. S’il devait survenir une visite indésirable, ils donneraient de la voix. En revanche, au lieu de les laisser au chenil où ils seraient des cibles faciles, il faudrait en installer un dans la salle de soins vétérinaires et un autre en haut de l’escalier principal les deux avec de quoi manger et boire. »

La salle de soins vétérinaires est une pièce chaude et saine située au rez-de-chaussée. Elle est utilisée par le vétérinaire lorsqu’il faut soigner les chiens. Les animaux la connaissent et ne craignent pas d’y dormir. Il reste la question du prisonnier. Il ne faudrait pas qu’on nous le « souffle ». Nous installons un tour de garde dans le bureau à raison de deux veilleurs. Mon premier tour de garde sera entre minuit et deux heures du matin ensuite j’en prendrai un autre entre quatre et six heures. Hélène s’est spontanément proposée pour prendre part à la veille mais Aldebert a préféré quelle restât auprès de Pierre-Hubert junior. Ce qui est la sagesse même. La bonne Lucie décide de nous soutenir en nous servant de temps en temps du café. Miarka et elle se relaieront.

Mais la nuit se passe sans alerte. Pour mon premier tour de garde, je vais patrouiller devant la cellule où dort le prisonnier. Il fait plus que frais, mais il est au chaud dans une couverture de cheval qui vient de l’écurie. Une couverture propre, je précise. C’est Aldebert qui a décidé. Moi, je lui aurais donné la plus crasseuse de celles qui sont destinées à la réforme. Le télégraphiste a envoyé un message de vacation et le poste du quartier général de Charleston a répondu. Je lui fais envoyer en clair qu’il y aura un message à déchiffrer demain matin. Je me mets ensuite au bureau, je le rédige et je le crypte au disque.

Au matin, Aldebert fait envoyer ce câble qui reçoit une réponse dans l’heure qui suit. Le contre-espionnage a repéré un espion yankee dans un meublé situé près de la place de la Batterie. Il a refusé de répondre aux interrogatoires mais ce n’est qu’une question de temps. Le fait que nos deux lascars soient de l’état-major de Pinkerton corrobore la déclaration du

⁷ Voir « Nouveaux Mondes » Chapitre 32.

témoin qui a dénoncé l'espion de Charleston. Il s'agit d'un cireur de chaussures qui opère près de Battery Park. Il a prétendu avoir reconnu un ancien « *operative* » du néfaste Écossais. *Operative*, c'est ainsi qu'on appelle les agents de terrain, en Amérique du Nord. Ce type est sans doute l'agent de recueil des deux que nous avons entre les mains, le survivant et le mort. Pour le moment, il n'a rien dit. Le câble nous demande de prendre contact avec les services de l'Amiral Smith le plus tôt possible ce matin. Il précise aussi qu'il vaut mieux que je sois seul représentant de la plantation compte tenu de mes responsabilités connues dans les actions au service des prisonniers. Il est essentiel de déconnecter autant que possible la plantation de cette venue matinale au quartier général. Aldebert s'irrite de cette demande mais je le calme.

- D'éventuels espions, même de Pinkerton, trouveront naturel que je me présente au Q.G. même si l'une de leurs équipes est en difficulté. Alors que si vous paraissez vous-même, des néfastes qui ont compris que leurs complices sont en difficulté – et avec l'arrestation de l'agent de recueil, ils se doutent assurément de ce qu'il y a un problème – ils comprendront que leur équipe de terrain en opération chez nous est tombée elle aussi. Ils auront ainsi la confirmation que ce qu'ils cherchent se trouve ici. Et si ce qu'ils cherchent est la base de repli de l'unité spéciale d'Ann et André, ils auront recoupé leur renseignement ou étayé leur hypothèse. Tandis que si je viens seul et qu'il reste un ou des hommes de l'Écossais en observation, ma venue leur semblera naturelle étant donné que je suis grillé chez Pinkerton. Je serai vu comme étant un des rares « sachants » capables éventuellement d'identifier le prisonnier de Smith comme un des leurs. Mais que je vienne comme « expert en agents de Pinkerton » ne leur permet pas de conclure quoi que ce soit à propos de la base arrière de qui nous savons.

- Mon garçon, il va falloir que tu prennes des précautions parce que s'ils te prennent simplement comme ce que tu dis, ils pourront tenter de te tuer au cours de ton déplacement. »

Aldebert m'a tutoyé et pour pouvoir le faire, il m'a parlé en français. Et avec une émotion rare chez lui. Lorsque je quitte la plantation dans la voiture fermée de Pierre, je suis lesté d'une cuirasse de cuirassier de la Grande Armée et mon chapeau large dissimule un casque qui ressemble à une salade portugaise sans visière mais avec un couvre-nuque dont le métal poli est dissimulé sous une perruque à catogan. Malgré la fraîcheur du matin, j'ai plutôt chaud dans mes atours. Sié m'accompagne lui aussi avec une cuirasse et un casque dont on a enlevé le cimier et il est armé du calibre 10 à broche et d'une dizaine de cartouches. Moïse qui conduit la voiture est lui aussi caparaçonné pour réduire la gravité d'éventuelles blessures par balle. Nous arrivons sans encombre au Q.G. Pour ce déplacement nous avons le cheval de trait que nous avons pu garder malgré les réquisitions et qui sert d'ordinaire à Pierre. La jument est plus adaptée à tirer le boguet. Moïse nous dépose devant l'entrée du Q.G et va remiser la voiture aux écuries qu'il connaît bien et où il a ses amitiés. Sié me suit, porteur de sa lettre de manumission preuve de ce qu'il n'est pas un esclave. On le fait attendre dans une antichambre où il conserve mon LeMat avec son calibre 10. Les sous-officier chef du poste de garde a bien compris que mes relations avec Sié sont des plus directes et des plus libres. Au moment où je me dirige vers le grand escalier, il apporte à mon escorte le *Charleston Chronicle* d'hier, celui d'aujourd'hui n'a pas encore été livré partout.

L'amiral Smith est dans la salle de réunion où le planton m'a conduit. Il y a là trois officiers que j'ai déjà rencontrés dont deux s'occupent de contre-espionnage et autres activités de protection des institutions (?) et le troisième est notre correspondant à propos de l'unité secrète. L'Amiral me salue brièvement et entame directement le sujet de cette réunion d'urgence.

- De façon concomitante, nous avons arrêté en ville, et comme par hasard près de Battery Park, un espion qui semble être de chez Pinkerton et deux individus suspects parlant avec l'accent de l'Illinois au moins l'un en tout cas, ont été capturés à la plantation Toppenot. L'un des deux individus de chez les Toppenot est mort mais l'autre est bien vivant et

prisonnier dans la geôle aux esclaves marron. James, avez-vous pu tirer quelque chose de notre lascar ?

- Rien. Il refuse de reconnaître qu'il appartient à Pinkerton. Il se présente comme un contrebandier de tabac. Mais le cireur de chaussures le connaît depuis longtemps. Il l'a rencontré plusieurs fois à Savannah parce qu'il avait arrêté par les vigilantes de la compagnie de chemin de fer pour cirer sans patente à la gare. Il a été expulsé de Georgie et est donc venu à Charleston. Manque de chance pour lui, dans le train où il voyageait en clandestin, le contrôleur l'a repéré et comme des agents de Pinkerton étaient dans le train – nous étions avant la guerre – le contrôleur a fait appel à eux. Et l'un des deux *operatives* qui sont intervenus n'était autre que celui que nous avons arrêté grâce à notre nègre cireur de chaussures. Et notre « mouche » est quelqu'un de très sûr. »

L'amiral reprend la parole :

- Nous pouvons déférer notre captif devant la cour martiale, mais ce serait la parole d'un nègre contre celle d'un blanc. Et les juges militaires sont plutôt... conservateurs, dirais-je. Il nous faudrait aussi des preuves de ce que cet homme était encore chez Pinkerton il y a peu. Le malheur, c'est qu'il y a des témoins de son arrestation et qu'on ne peut le faire disparaître discrètement. Donc, nous devons passer par la voie judiciaire et si M. de Berdeilhe pouvait nous dire que cet homme est bien un agent de Pinkerton, cela serait fort utile à l'enquête.

- Je suis à votre service, Amiral. Mais il faudrait que je pusse voir cet homme sans qu'il sût que je l'observe. Et si effectivement je le connaissais, alors vous nous confronteriez. Et il y aura une minute de cette entrevue. Le juge pourra me convoquer comme témoin. En revanche, si je ne le connais pas, alors il est inutile que le gars sache que vous me l'avez montré.

- Pourquoi ?

- Si je ne le connais pas, lui peut néanmoins me connaître. Je serais bien incapable de dire en quelles circonstances j'aurais pu le rencontrer mais lui saurait que je suis mêlé à son affaire. Autant éviter cela. Je ressortirai d'ici comme j'y suis venu et personne ne saura pourquoi exactement je suis venu. J'ai de toute façon pris rendez-vous par câble avec mon contact au service de santé et on pensera que je suis une fois de plus venu pour des affaires de prisonniers blessés.

- James, M. de Berdeilhe peut-il voir sans être vu ? »

Ledit James a un œil qui pétille. « Oui Amiral ? Nous avons une petite glace sans tain au mur de la salle d'interrogatoire. Cela vient des saisies chez la mère... »

- Ne me parlez pas de cette maquerelle ! Ni de son bordel pour pervers, s'emporte l'Amiral. « Baron, suivez donc James pour vous rendre compte et revenez ici tous les deux. Nous aviserons ensuite. »

J'ai effectivement déjà vu l'homme. Il est bien de chez Pinkerton et était chef de poste des gardes en uniforme à la Maison Blanche de Washington un jour où nous étions allés chez les Lincoln Hélène et moi. J'avais essayé d'engager la conversation avec lui mais il était fort laconique. J'avais noté son accent du Nord, et son nom Calum Mac Gregor. Je l'avais questionné sur ce prénom, par politesse plus que par intérêt, mais il avait simplement répondu qu'il était d'origine écossaise et que ses parents lui avaient donné comme prénom la version écossaise de Malcolm. Sur sa table de travail au poste de sécurité de la Maison Blanche, il avait étendu comme nappe le Tartan des Mac Gregor. Je me souviens donc de son nom. Et aussi de ce qu'il avait un accent différent de celui des Écossais. Un États-unien de naissance, pas un immigré comme son parton. Pinkerton a toujours un accent écossais, bien qu'atténué par rapport à celui d'immigrants écossais récents que j'ai pu voir à New York. Je regarde James et je lui confirme que j'ai déjà vu cet homme parmi les gens employés par Pinkerton.

- Allons l'interroger », s'excite James.

- Non, retournons voir l'Amiral, ce sont ses ordres. »

Je n'ai pas l'intention de me laisser commander par un homme dont je ne connais pas le nom. Moins les gens en savent sur l'unité secrète, plus longtemps elle pourra survivre. Et mon jeune beau-frère avec. L'Amiral est fort agréablement surpris que je connaisse le nom de cet homme du nord. Encore plus que je refuse de le lui livrer autrement qu'en particulier. Une fois dans son bureau, je lui dévoile le nom de Calum Mac Gregor.

- Mac Gregor, comme James. Décidément, non seulement cette guerre sépare les Nord-Américains mais aussi les clans écossais ?

- James s'appelle Mac Gregor ? J'ai bien fait de ne rien lui dire.

- Vous doutiez-vous de quelque chose ? Vous méfiez-vous de James ?

- Je me méfie de tout le monde, Amiral. On n'est jamais assez prudent. Qui dans la pièce a connaissance de l'existence de l'unité que vous savez ?

- Uniquement Michael Rourke que vous connaissez.

- Se peut-il qu'il soit le seul présent lors de la confrontation entre Mac Gregor et moi ? Nous n'avons pas besoin des contre-espions. Ils ont arrêté le type et maintenant il faut réduire les risques de fuite. Établissons de façon nette l'appartenance de Mac Gregor aux services de Pinkerton et la justice suivra son cours. S'il prétend être à la recherche de cette unité secrète dont bien peu de gens ont connaissance même dans nos rangs, nous pourrions toujours expliquer qu'il s'agissait d'un leurre destiné à égarer l'ennemi.

- Vous avez raison. S'il fait allusion à cette unité lors de la confrontation, James pourrait bien avoir des soupçons.

- Et c'est un Mac Gregor. Pardon, mais, je préfère être trop prudent.

- En tout cas, il semble ne pas connaître le nom de son prisonnier.

- Qui sait ? »

Mac Gregor me reconnaît immédiatement. Je le vois dans un éclair de surprise vite réprimé de son regard. Je décide de profiter immédiatement de mon avantage.

- Monsieur Calum Mac Gregor ! Que nous vaut le plaisir de vous voir en Caroline du Sud ? Monsieur Pinkerton aurait-il des affaires au Sud du Potomac depuis qu'il est revenu à son entreprise privée ? »

Me tournant vers Michael, je lui confirme le nom de notre prisonnier et son appartenance à la société de détectives Pinkerton chargée du renseignement et de l'espionnage par le président Lincoln.

- Bon. Nous allons nous occuper de son sort. Il aurait été pris en uniforme, il aurait été envoyé en camp de prisonnier. Mais là, c'est plus grave. Je crains pour lui la cour martiale et le peloton d'exécution au bout du compte. À moins qu'il nous dise ce qu'il faisait près de la batterie de défense côtière du port de Charleston. »

Ivre de rage, l'agent nous conseille diverses manières de satisfaire nos sens d'une façon qui n'est pas la plus répandue chez les gens de moralité ordinaire, se livre à des jugements mal étayés sur la moralité de nos mères et sur un éventuel emploi qui aurait été le leur dans des établissements douillots et bien chauffés. Et il finit par nous jeter à la face que ses camarades et collègues finiront bien par découvrir où se terre notre « nouvelle bande à Quantrill » pour lui faire passer le goût du pain.

Nous nous regardons d'un air manifestement dubitatif, Michael et moi.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Quantrill. Il est déclaré hors-la-loi dans la Confédération des États d'Amérique depuis 1862. Sherman l'a pris en avril dernier mais l'a laissé filer et il est maintenant pourchassé par tout ce qui porte une arme en Amérique du Nord.

- Vous savez très bien ce que je veux dire, fils de chienne. Vous avez mis sur pied un autre gang à la Quantrill. Mais il ne fera plus long feu. De toute façon c'est la bientôt la fin de la rébellion... »

Il se tait soudain. Nous vérifions ses entraves et retournons à la salle de réunion. L'Amiral Smith demande à James et son collègue du contre-espionnage de mettre en branle le

processus de cour martiale et il nous garde Michael Rourke et moi. Il s'assure de ce que personne ne se trouve dans le couloir et nous entraîne dans son bureau. Une fois fermée la porte capitonnée qui sépare son bureau de l'antichambre où se tient son *executive officer* l'Amiral prend un air pensif.

- Messieurs, nous ne pouvons courir de risque. Je ne pense pas que la présence des espions détenus à la plantation Toppenot soit connue ailleurs que là-bas. Il est donc possible sans esclandre de faire disparaître ces deux salopards. Pour celui que nous détenons, ce sera plus difficile. Mais je m'en charge. Je dispose d'agents efficaces. Mais il me faudrait disposer de votre prisonnier, M. de Berdeilhe. Faites comprendre à Aldebert que c'est nécessaire pour la survie de son fils et des indiens. Nous allons mettre en veilleuse leurs activités parce que la situation se dégrade de plus en plus et Sherman a entamé une offensive sanguinaire vers l'océan, une véritable marche forcée accompagnée d'une méthode de la terre brûlée. Nos troupes ont de plus en plus de mal à le ralentir. Et les cuirassés n'arrivent toujours pas...

Voici ce que vous allez faire... »

Nous rentrons à la plantation et je suis assez mal à l'aise. J'expose à mon beau-père le plan de l'Amiral. Il n'est pas question de nous y opposer, d'ailleurs. Ce qui me gêne, c'est qu'il va falloir faire disparaître le corps du mort alors que les alligators sont descendus au sud pour l'hiver. Et il n'est pas question de le conduire dans l'océan. Aldebert et moi convenons de ce que dans un premier temps nous allons emporter le cadavre au pavillon de chasse. De là nous le porterons à la rivière et l'y abandonnerons. Le temps et les bêtes feront le reste.

Nous restons dans le bureau en attendant l'arrivée de la voiture du Q. G. En effet une équipe va venir prendre notre prisonnier pour le mettre en garde à vue avant de le présenter au procureur militaire. Nous avons pris le basset avec nous. Il nous regarde de ses bons yeux fidèles. Soudain il se lève et va à la fenêtre et gronde sourdement. Alors nous entendons le bruit de roues et de pas lourd d'un attelage sur le gravier du jardin d'accueil. Nous descendons vers la véranda. Je suis surpris par l'équipe. Le cocher et les deux passagers ont la même allure décidée de policiers consciencieux. Les trois sont blancs et ils ont voyagé avec les fanaux de la voiture éteints. Nous ne perdons pas de temps à leur remettre le prisonnier. Juste celui de vérifier le bien-fondé de ces trois hommes à prendre en charge notre salopard. Nous avons reçu il y a une demi-heure un câble chiffré avec le mot d'ordre. Aldebert donne donc le mot de sommation au chef d'équipe qui répond le mot de passe.

Le prisonnier sort de la geôle et se voit entraver avec un nouveau cabriolet et un boulet à la cheville. Ivre de rage, il commence à nous insulter mais un coup de chicote le fait taire. Les deux agents le poussent au fond de la voiture et le cocher monte sur son banc de conduite. Il desserre la mécanique et la voiture repart lentement.

*

* *

L'affaire fait grand bruit dans les journaux. Une voiture militaire de l'état-major de Charleston qui rejoignait le Q. G. a été attaquée par un homme lourdement armé. Il s'agissait apparemment d'une tentative désespérée de libérer son complice, un homme soupçonné d'espionnage au profit des yankees. En se défendant, les deux agents du contre-espionnage ont tué l'assaillant. Ils voulaient l'arrêter mais compte-tenu de la pénombre à cette heure de la nuit, ils ont mal ajusté leur tir. En examinant les dégâts à leur véhicule, les agents ont constaté le décès de leur prisonnier, tué par plusieurs balles mal ajustées de l'agresseur. Les témoins accourus sur place ont pu noter que les agents ayant fouillé celui qu'ils ont présenté comme l'agresseur ont noté qu'il portait des bottes fabriquées dans l'Illinois, un revolver Remington de calibre 44 apparemment de l'armée de terre yankee et un chapeau fabriqué à Chicago. Un témoin qui s'était approché avec une lanterne a vu briller du métal dans la rigole aux eaux de

pluie et a ramassé une plaque d'agent de la société Pinkerton. Il a remis cet insigne aux agents du contre-espionnage. L'enquête va être difficile parce que ni le prisonnier des agents, ni l'agresseur n'ont pu être interrogés : ils étaient morts dans l'échange de tirs. Or les agents avaient arrêté leur prisonnier sur dénonciation et devaient l'interroger pour lever le doute : Espion, ou simple quidam ?

En reposant son exemplaire du Charleston Intelligence, Aldebert conclut :

- Smith ne s'embarrasse pas de circonlocutions oiseuses. Au moins, vous n'aurez pas à témoigner devant la cour martiale.

- Nous vivons une drôle d'époque, tout de même. »

L'affaire s'étouffe rapidement, chassée de l'esprit des gens par les nouvelles terribles de la marche sauvage de Sherman. La chute d'Atlanta début septembre porte un coup terrible au moral et l'acharnement de Sherman enlève tout espoir à nos concitoyens. Et la guerre se poursuit avec son cortège d'horreurs et de malheur. Il y a eu de nombreuses lithographies de la campagne de Sherman dans les journaux yankees mais toujours sujettes à caution. En revanche, j'ai reçu une photographie de ce qui reste de la gare d'Atlanta et de ses belles installations.



Gare d'Atlanta

après le passage des troupes de Sherman, septembre 1864

Sur cette image, on voit des gens en civil en train de faire l'inventaire de ce que l'occupant pourra récupérer pour son propre compte. J'en ai la nausée, quand on sait ce qu'avait coûté la construction de cette rotonde qui permettait le garage des machines dans les ateliers pour en faire l'entretien et maintenir les locomotives au meilleur niveau.

Au fur et à mesure que la campagne se développe et que le feu de l'enfer rampe vers nos villes, je finis par recevoir quelques photos qui sont souvent encore pires que les lithographies expurgées des assassins.

Après la prise de Richmond, je peux voir une vue du pont détruit et deviner les dommages commis à la ville.



Mais ce n'est que quelques mois plus tard que j'ai des images plus nettes, avec des veuves qui marchent dans une rue en ruines. Elles ont été prises après la guerre alors que le calme est revenu dans les rues.



Même Charleston finit par être touchée. « Vae Victis », aurait dit Jules César.

Nous avons entendu la canonnade et les bombardements. Cela a duré plusieurs jours sans discontinuer. Et encore la ville n'était-elle pas sur l'axe principal de l'offensive yankee. Sherman ayant pris Savannah, il a eu les mains libres pour rééditer en Caroline du Nord et Caroline du Sud sa tactique de la terre brûlée. Il a lancé son offensive le mercredi 1^{er} février 1865. Lincoln avait été élu début décembre pour un second mandat et était pressé de mettre fin à cette guerre stupide pour reconstruire le pays.

Il faut une bonne quinzaine aux yankees pour atteindre Charleston. Le vendredi 17 février, la ville tombe aux mains des yankees et Johnston qui a dû l'abandonner fait ce qu'il peut pour ralentir encore l'avance de l'ennemi. Il lui faut essayer de joindre l'armée de Lee au nord. Si les deux forces peuvent se rejoindre... de toute façon que pourront-ils faire ? Les yankees sont partout, bien armés. Après un mois de combat retardateur, Johnston est obligé de céder après l'accrochage de Bentonville, le mardi 21 mars. Lee qui vient d'être nommé commandant en chef des forces confédérées lui ordonne de décrocher et de faire jonction avec lui au plus vite. En l'attendant le Général Lee tente de gagner du temps en lançant une de ses offensives autrefois couronnées de succès. Mais je crois que la pénurie de tout sauf de courage et une certaine lassitude de se « grognards » épuisés ont eu raison de notre pauvre armée. L'offensive de Lee se brise devant Fort Stedman le samedi 25 mars. Cette attrition avérée est sans doute l'indice qu'attendait Grant pour donner le coup de grâce aux troupes confédérées.

Au lieu de consumer ses forces en offensives et attaques, il a profité d'une montée en puissance permanente de ses effectifs pour occuper de plus en plus de terrain et tenir fermement des lignes de plus en plus longues. Il a étiré son dispositif vers l'ouest et les confédérés ont bien été obligés de suivre mais compte tenu de l'attrition des effectifs sudistes, nos forces n'ont pu tenir sur de telles longueurs. Le mercredi 29 mars, Grant lance ses troupes en commençant par couper la dernière voie ferrée qui relie Petersburg à la Caroline du Nord. Lee risque de se trouver enfermé dans une poche sans pouvoir réagir. Il n'a plus les moyens de faire face et doit se replier. Le gouvernement quitte Richmond et notre capitale tombe le lundi 3 avril. Lee est en route vers le sud pour rejoindre Johnston. Grant lance ses troupes à sa poursuite pour empêcher la jonction et coupe la route des confédérés à Appomattox Court House. Lee tente bien un assaut le dimanche 9 avril pour déloger les yankees de la bâtisse mais c'est un « baroud d'honneur » comme on dit dans les troupes françaises d'Algérie. C'est un échec et Lee décide de cesser le combat dans l'après-midi.

Il ne reste que Johnston pour continuer la lutte. La plantation a conservé son poste de télégraphe. Lorsque les yankees se sont emparés de la ville, ils ont recensé les postes de télégraphe des compagnies locales et ceux des entreprises ou établissements qui en possèdent. Bien sûr notre poste était sur la liste. Nous avons donc vu arriver un lieutenant blanchi sous le harnais avec une escouade du génie qui s'est présenté à la plantation. Le télégraphiste militaire nous avait déjà quittés sur ordre en emportant les registres de codes et les clés de chiffre mais en laissant son poste. Le lieutenant yankee a été fort surpris de voir un drapeau français battre au mât de la cour d'honneur, au mur de la façade de la maison d'habitation et devant la maison de Tertullien et Miarka. Il a examiné nos laissez-passer diplomatiques de Washington et ceux de Richmond et s'est enquis de mes fonctions officielles. Devant mon passeport diplomatique français dûment visé par le Département d'État yankee il a eu un air plus perplexe. Il a mis un télégraphiste au travail pour demander des ordres à ses chefs en ville. En attendant les échanges, Élisabeth a fait servir à tous du café de la plantation et elle-même et Hélène ont pris le thé. Nous étions dans le petit salon près de la porte du local de télégraphie. Devant les membres du personnel manifestement affranchis et détendus, le lieutenant a eu un air étonné et il est reparti après avoir noté dans un carnet mes réponses à ses questions sur mes occupations ici. Je ne lui ai « rien caché », ni mon état de géomètre d'État, ni le fait que j'ai eu une action de bons offices en accord avec les deux gouvernements et l'ambassade à Washington pour aider au rapatriement des blessés de guerre des deux camps dans leurs familles. Lorsque lui parvient le câble de ses chefs lui ordonnant de revenir au P.C. il nous a fait un salut militaire et est parti sans apparemment craindre de mauvais coup de notre part. Mais dès le lendemain, nous voyons arriver un élément d'occupation qui s'installe à la plantation. La chambre d'André est libre et nous y logeons un capitaine dont la troupe est mise en cantonnement dans les logements libres qui étaient ceux des esclaves avant les manumissions. Au bout de trois jours, le détachement reçoit l'ordre de revenir en ville où la

situation est des plus mauvaises en raison des séquelles de la sauvagerie des hommes de Sherman. Nous demandons rendez-vous avec le commandant militaire de la place en charge de l'occupation pour lui proposer nos services. Nous avons l'intention de continuer à alimenter le marché avec les denrées vivrières pour alléger les malheurs des civils.

Finalement, le major, un artilleur, se montre conciliant. Il est assez débordé et ulcéré de ce qu'ont fait les troupes offensives de Sherman.

- On m'a dit que vous avez affranchi tous vos nègres ? »

C'est Aldebert qui répond.

- Oui, sauf deux vieux qui ne voulaient pas devoir encore travailler pour gagner de quoi se loger et se nourrir. Ils sont toujours à la plantation. Mais à part ceux-là, tous sont libres depuis plusieurs années.

- Mais alors, pourquoi avez-vous fait la guerre ?

- La plantation n'a jamais fait la guerre. Elle en a subi les méfaits, comme tout le monde. Mais si je suis ami avec le président Davis que les enfants appellent « Unca Jeff », je suis aussi ami avec le Président Lincoln que je connais depuis l'université. Et mon gendre ici présent a encore déjeuné avec lui il y a deux mois et demi. »

Aldebert doit décrire sa famille, que le lieutenant lui a sûrement déjà décrite. Mais apparemment il ne savait pas qu'André, le second des garçons a disparu dès le début de la guerre et qu'on n'en a pas de nouvelles.

- Avant la guerre, précise Aldebert, il voulait étudier à West Point et faire carrière dans l'armée des États-Unis. J'espère qu'il n'est pas mort dans cette tragédie et que nous le reverrons. Même sous l'uniforme bleu. »

Depuis ces visites, nous avons une paix totale. De temps en temps des soldats bleus passent sur la route et nous les voyons à travers les frondaisons nouvelles du printemps. Ah si ! On nous a imposé un télégraphiste en uniforme bleu. Il s'est fort bien intégré dans le cercle familial. Lors des premiers repas, il a été surpris de voir la Bonne Lucie se mettre à notre table après avoir posé les plats sur la desserte. Le soir, souvent, Sié prend son souper avec nous. Moïse est du déjeuner du dimanche. Mais je crois que ce qui l'a le plus sidéré cela a été de voir des enfants d'ouvriers noirs, des « négrillons », lire couramment et aller à l'école assurée par Hélène et Françoise.

C'est le lundi 10 avril que nous apprenons la reddition de Lee. Cela s'est fait avec les honneurs et j'ai une pensée émue pour ce grand vieux soldat. Le connaissant comme je crois le connaître, je pense que ses sentiments sont mitigés. Mais la chute de Richmond a dû être déterminante dans sa décision d'hier après-midi. Que va faire maintenant Jeff Davis. Lui aussi je le plains. Mais il faut cesser ces combats fratricides et reconstruire ce qu'a détruit la fureur des hommes. Finalement, heureusement qu'Abe Lincoln a été réélu. Ferme mais droit, cet homme d'honneur et de devoir saura faire en sorte que l'Amérique du Nord se recrée sur des bases nouvelles. Aldebert et moi sommes en parfait accord sur ce point. Et nous comptons intercéder auprès de lui pour adoucir le sort d'Unca Jeff.

Hélas, le samedi 15 avril au matin, la nouvelle tombe sur la platine du télégraphe : Hier soir un salopard a assassiné Abraham Lincoln au théâtre, un *copperhead* hystérique. Comment cette guerre va-t-elle finir ? Et ce qui m'inquiète le plus, c'est ce que sera l'après-guerre. Avec la mort de Lincoln, de nouveaux malheurs vont s'abattre sur l'Amérique du Nord.